

La petite histoire

LA petite histoire nourrit la grande et de cette dernière s'alimente l'âme des générations qui se succèdent en se continuant. De là une considération qu'il faut accorder à ceux qui portent aux recoins de la vie nationale la lumière de leur intelligence et permettent aux ouvriers des larges synthèses historiques des pensées justes et des vues nettes.

D'ailleurs, la petite histoire possède son charme propre. Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter dans l'importante série des œuvres de notre archiviste québécois, M. Pierre-Georges Roy, — dont on a couronné, cette année-ci, de diverses manières, le mérite indiscuté — les pages trop brèves des "petites choses de notre histoire". Ces petites choses ont un parfum léger, délicat et modeste comme de fleurs des champs. Pour peu qu'on sache les goûter, qu'on leur marque quelque attention, elles vous ouvrent toute large leur âme, vous révèlent des aspects inconnus de la vie d'autrefois, jettent sur les hommes et les faits auxquels l'histoire prête certaine raideur solennelle qui éloigne, un vêtement plus familier et qui les ramène à votre horizon.

*

* *

A l'occasion du centenaire, M. l'abbé Émile Dubois nous donne, aux éditons du *Devoir*, le récit de la fondation et des progrès du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse. (1)

Ce récit débute par un aperçu de la région térésiennne sous la domination française et de l'enseignement catholique et français après la conquête.

En vérité on ne peut commencer autrement la chronique de nos collèges classiques.

Ceux-ci ont contribué si puissamment à développer la région où on les a édifiés qu'ils ont été comme le cœur de ces fractions du pays.

[1] Vol. in-8, orné de nombreuses gravures. Prix : \$1.50 broché, à la Procure du Séminaire de Ste-Thérèse, Comté de Terrebonne, P. Q.

Si dans tant de familles un enfant jouit d'une instruction complète qui lui a permis de gravir quelques degrés de l'échelle sociale, il le doit à ce collège de la région. Sans cette institution, ses parents n'eussent pas songer à lui fournir une éducation aussi complète ou n'eussent pu rencontrer les dépenses considérables d'un pensionnat éloigné.

*

* *

M. l'abbé Dubois, dès les premières pages du *Petit Séminaire de Sainte-Thérèse* marque les dangers dont nous menaçaient les écoles de la trop fameuse Institution Royale et que M. Ducharme, fondateur de *Sainte-Thérèse*, posa les assises de cette importante maison d'éducation afin d'éviter à ses jeunes paroissiens de chercher à mauvaise enseigne l'instruction dont ils avaient soif.

A-t-on jamais assez remarqué, chez nous, l'immense dette de reconnaissance de la race envers les collèges classiques ?

Ceux qui ont fondé ces forteresses intellectuelles ; les ont payées d'un nombre de sacrifices incalculables ; y ont versé avec un courage héroïque leurs sueurs et leur sang, se sont, sans y songer, élevé des monuments de pierre et de chaux, qui empêchent qu'on les oublie. Mais les intelligences qu'ils ont libérées du joug de l'école protestante ou de l'ignorance ont-elles apprécié à sa juste valeur l'héroïsme de ceux qui ont permis ce miracle ?

*

* *

Au fond l'histoire de nos institutions d'enseignement secondaire — qui toutes, sauf Québec et Montréal, sont nées vers 1820 — s'ouvre à la conquête. Elles sont la défense suprême préparée par des pasteurs au courage invincible. Elles protégeront l'âme et l'esprit d'un peuple qui consent à changer d'allégeance mais refuse de devenir esclave, promet fidélité au vainqueur